

# TOUFAH JALLOW

AVEC KIM PITTAWAY



## TOUFAH

LA FEMME QUI INSPIRA  
UN #METOO AFRICAIN

*des femmes*  
Antoinette Fouque



# TOUFAH

La femme qui inspira un #MeToo africain

© 2021, Toufah Fatou Jallow

Titre original: *Toufah: The Woman Who Inspired an African #MeToo Movement*

© 2023, *des femmes*-Antoinette Fouque pour la traduction française

ISBN: 978-2-7210-1211-1

ISBN PNB: 978-2-7210-1213-5

Toufah Jallow  
avec Kim Pittaway

# TOUFAH

La femme qui inspira un #MeToo africain

Traduit de l'anglais (Canada)  
par **Anna Gibson**

*des femmes*  
Antoinette Fouque



## SOMMAIRE

Prologue : Dois-je parler au conditionnel ?	9
1. L'ombre d'un dictateur	13
2. « Tu pourrais être présidente »	29
3. « Ce sera mon secret »	35
4. « La fille est à côté de moi »	51
5. Un arrêt imprévu	73
6. La femme invisible	93
7. La chute d'un dictateur	119
8. Retour en Gambie	127
9. « Je veux parler en mon nom »	135
10. #IAmToufah	153
11. Un pays écoute	173
12. Deux moitiés de vie	191
Remerciements	209
Chronologie	211
Index	213





*À toutes les victimes dont les violeurs ne sont pas présidents. À toutes les victimes qui ont payé leur survie de leur silence. Que les murmures de nos mères, des mères de nos mères et de celles qui sont venues avant elles enflent dans nos gorges. J'espère que nous trouverons la sécurité en parlant. Ensemble.*

© The Home Of Visible Survivors  
Avec l'aimable autorisation de The Toufah Foundation



**Toufah Jallow** est née et a grandi en Gambie. Exilée seule au Canada à 19 ans, elle vit à présent entre Toronto et la Gambie. Elle étudie tout en militant contre les violences faites aux femmes dans son pays natal, notamment à travers sa fondation, The Toufah Foundation.

© Aaron McKenzie Fraser



**Kim Pittaway** est journaliste et professeure à l'université de King's College à Halifax, en Nouvelle-Écosse. Elle collabore régulièrement à des projets de littérature de témoignage, aidant les victimes survivantes d'événements traumatiques à raconter leur histoire.

## PROLOGUE : DOIS-JE PARLER AU CONDITIONNEL ?

Nous sommes en décembre 2020 et je suis assise devant un écran d'ordinateur avec ma collègue et amie Marion Volkmann-Brandau à regarder le premier montage d'un bref documentaire que nous produisons ensemble. Tout au long des vingt-cinq minutes de la vidéo, des séquences où je participe à un concours de beauté en Gambie en 2014 alternent avec des images de l'homme qui dirigea mon pays pendant plus de vingt ans, dictateur tout-puissant dont les escadrons de la mort commettaient meurtres et tortures sur son ordre. On voit aussi apparaître des extraits vidéo d'autres hommes puissants à travers le monde. Harvey Weinstein, qui se servait de sa position dans l'industrie cinématographique pour obtenir des services sexuels par l'intimidation. Jeffrey Epstein, spécialisé dans le trafic d'adolescentes et de très jeunes femmes. El Chapo, un baron mexicain de la drogue qui déclarait que les jeunes filles étaient ses vitamines, parce que les violer augmentait sa force vitale.

Dois-je parler au conditionnel ?

Cela fait six ans que j'ai gagné un concours national sponsorisé par le président de mon pays, avec la promesse d'une bourse qui me permettrait d'étudier n'importe où dans le monde. Au lieu de cela, ce président, Yahya Jammeh, m'a violée. Victime en Gambie, je suis devenue fugitive au Sénégal, puis réfugiée au Canada. À dix-neuf ans, j'ai recommencé ma vie, après avoir survécu à un viol, séparée de ma famille, persuadée que je ne la reverrais jamais et désespérée à l'idée des représailles qu'elle subirait si je racontais à quiconque ce qui m'était arrivé.

Dois-je parler au conditionnel ?

Tout en essayant de me reconstruire à 7 000 kilomètres de mon pays, j'ai dû me battre. Avec la dépression. Avec mon secret. Avec l'isolement. Puis un jour, le dictateur dont les crimes m'avaient obligée à fuir a été chassé de Gambie. J'ai pu retourner chez moi, retrouver ma famille et, enfin, raconter mon histoire, d'abord à des enquêteurs de deux ONG, ensuite à des médias internationaux comme le *New York Times*, le

*Guardian*, la BBC et la CBC, ainsi qu'à la Commission vérité, réconciliation et réparations (TRRC) de mon pays.

Mais on me rappelait sans cesse que je devais parler au conditionnel.

Chose étrange, individus et institutions ne prennent jamais cette précaution au moment d'évoquer les meurtres ou les faits de torture commis sur l'ordre de cet homme, ou ses crimes financiers. Personne ne songerait non plus à employer le conditionnel en disant que Yahya Jammeh « aurait eu » le pouvoir de guérir le cancer avec des plantes. Il est entendu qu'il s'agit là d'une pure affabulation de sa part.

Cette insistance pour parler au conditionnel dès qu'il s'agit de viol ne peut se justifier par le simple souci de protéger les droits de personnes présumées innocentes. Car le conditionnel ne vise pas seulement l'auteur du crime : il s'attache par glissement au crime lui-même. « Cet homme l'aurait violée » devient ainsi insensiblement « elle aurait été violée ». Et cela ne vaut pas uniquement en Gambie ni uniquement pour Jammeh. En regardant le journal télévisé dans mon petit appartement de Toronto, je remarque le même phénomène au Canada et ailleurs. Quand quelqu'un affirme avoir été battu ou agressé, on parle rarement au conditionnel. Pareil pour les vols ; le conditionnel n'est presque jamais utilisé. Mais lorsqu'une femme déclare avoir subi un viol, son affirmation est souvent reformulée de la façon suivante : « elle dit avoir été violée » ou « elle aurait été violée ». Que ce soit en Gambie, au Canada, aux États-Unis ou au Royaume-Uni, quand des femmes affirment avoir été violées, le bénéfice du doute va aux hommes qu'elles accusent. Et les femmes ? On doute de leur parole.

Quand la Commission vérité, réconciliation et réparations de mon pays a entrepris de recenser les crimes de Jammeh, elle a perpétué cette tradition transculturelle. En octobre 2019, une liste de thèmes fut publiée afin de préparer les auditions à venir. Or le conditionnel n'était attaché qu'aux violences sexuelles ; il ne s'appliquait ni à la torture ni aux meurtres, ni aux arrestations arbitraires ni aux expéditions punitives. Lors des auditions de témoins, les responsables de ces crimes ont été désignés par leur nom. Mais pas les responsables de viols. À l'exception de Jammeh lui-même, les responsables de viols n'ont pas été nommés. Les témoins avaient reçu l'ordre de les désigner par un numéro associé à une liste de noms tenus secrets, le bénéfice du doute préservant une fois de plus l'anonymat des violeurs.

Certaines victimes de viol sont restées anonymes elles aussi, et ont témoigné sous pseudonyme. Quelques-unes ont témoigné sous leur nom, en demandant toutefois que leur visage ne soit pas montré. Je comprenais leurs raisons. En Gambie, comme dans bien des pays d'Afrique et d'Occident, le fait pour une victime de dire publiquement qu'elle a été violée l'expose au danger d'être stigmatisée et exposée à de nouvelles violences. L'une des personnes qui ont témoigné devant la Commission vérité avait été violée adolescente, puis forcée d'accepter un mariage arrangé pour préserver l'honneur

de sa famille. Son violeur n'avait pas été puni ; elle oui. Pour ma part, pendant longtemps, je n'ai pas dit à ma propre mère que j'avais été violée. J'ai dû attendre des mois avant de pouvoir le faire. Je pensais que je garderais le secret jusqu'à ma mort. Ce secret a failli tuer mon âme ; il m'a presque tuée, moi. Maintenant, je veux qu'on me voie, qu'on connaisse mon nom. Je veux qu'on voie une femme qui a été violée et qui se tient debout, fière et forte. Les survivantes sont fortes, même lorsqu'elles restent cachées. Il faut l'être pour rester dans ce monde, pour continuer. Je veux que des filles semblables à celle que j'étais – des filles qui ignorent ce qu'est le viol, qui n'ont même pas de mots pour dire cette « chose » – sachent qu'il est possible de survivre à l'odyssée dans l'inconnu. Qu'elles aient l'exemple d'une survivante *visible*. Qu'elles voient que j'ai survécu. Et qu'elles y puisent de la force.

Et je veux que ce soient les responsables des viols qui portent la honte – celle qui, trop souvent, est reportée sur leurs victimes.

Dans les jours, les semaines et les mois après ma prise de parole, d'autres personnes en Gambie ont fait de même, et ont partagé leurs histoires avec le hashtag #IAMToufah. À mesure que cet avatar de #MeToo prenait son essor en Afrique de l'Ouest, j'ai compris que l'intérêt que me témoignait le monde ne tenait pas à ma personne, mais à celle de mon violeur – un ex-président, un dictateur qui avait côtoyé les plus grands dirigeants. De façon ironique, le statut qui était naguère le sien dans le monde me donne à moi une plus grande visibilité à présent.

C'est ainsi que j'ai créé la Fondation Toufah, afin que cette visibilité serve à attirer l'attention sur les survivantes dont les violeurs ne sont pas président de la République. Je veux rediriger la puissance attachée à cet homme vers le combat pour la justice pour toutes les victimes de violences sexuelles et de violences basées sur le genre. Ma vie couvre à présent deux continents, elle dessine un pont entre l'Afrique et l'Amérique du Nord. Les campagnes que nous développons prennent appui sur le travail des féministes tant africaines qu'occidentales, et elles unissent les forces de femmes du monde entier.

En juin 2015, Yahya Jammeh m'a violée. Il était à l'époque président de Gambie. Il n'a jamais été accusé. Jamais condamné. Pour cette raison, le monde estime que je dois parler au conditionnel.

Je ne le ferai pas.

Il pensait agir en toute impunité. Il a cru m'avoir effacée. Il a cru que je n'en parlerais jamais, que je resterais invisible.

Nous nous trompons tous les deux, car me voici, et je brille comme le lever du soleil sur la côte atlantique de la Gambie.

Je suis Toufah Jallow. Ceci est mon histoire.



## 1.

### L'OMBRE D'UN DICTATEUR

Que puis-je vous dire sur la Gambie et sur ce que c'est de vivre là-bas ? Grande question. Si mon pays est connu en dehors de l'Afrique, c'est par le roman *Racines* de Alex Haley. C'est le pays d'origine de son héros, Kunta Kinte. La Gambie est la plus petite nation continentale d'Afrique, créée par les Britanniques pour protéger leur route des esclaves de part et d'autre du fleuve Gambie. C'est un melting-pot où se croisent des gens issus de multiples ethnies africaines, y compris la mienne, les Peuls, des bergers nomades. Il y a aussi les Malinké, les Wolofs, les Diolas et même un petit groupe krio, qu'on appelle localement Aku, descendant d'esclaves revenus des Amériques au XIX<sup>e</sup> siècle.

À quoi ressemble le pays ? Il est bruyant, résonnant, vibrant. Dans les villes comme Serrekunda et la capitale, Banjul, les familles vivent dans des enceintes collectives organisées autour d'un espace à ciel ouvert. Deux côtés au moins sont des lieux d'habitation construits en briques de ciment, comprenant d'ordinaire deux chambres à coucher et un séjour. La cuisine est souvent située à l'extérieur, dans l'espace central, à l'abri d'un toit de tôle ou de feuilles de bambou, et parfois les salles de bains sont elles aussi aménagées dans un lieu séparé à ciel ouvert. L'enceinte loge couramment les deux ou trois épouses d'un homme et leurs enfants, chaque femme occupant un logement à elle. Parfois aussi une famille louera de l'espace à une autre famille et partagera l'espace commun. L'enceinte est séparée de l'enceinte voisine par une clôture et l'ouverture sur la route est un portail constitué d'une grande plaque de tôle. Les toits sont en tôle ondulée.

Il n'y a aucune isolation sonore. Quand il pleut, les gouttes bombardent la tôle du toit. Nous n'avons pas besoin d'applications payantes avec des sons de pluie enregistrés pour nous endormir : chez nous c'est gratuit. Et les voix portent d'un foyer à l'autre.

Si je veux parler à ma voisine, je ne l'appelle pas au téléphone – mon crédit, je le garde pour les appels importants. Je crie par-dessus la clôture jusqu'à ce qu'elle se montre. Les enfants jouent, rient et se battent dans l'espace commun, où nous parvenons également les bruits de la route. Si quelqu'un fait la fête pour une raison ou pour une autre, et il y a toujours une raison de faire la fête, le DJ jouera jusqu'après minuit et on ne peut rien faire sinon espérer que ses goûts musicaux nous conviennent. On entend aussi des percussions, et avec un peu de chance, on entend la kora – la harpe à vingt et une cordes d'Afrique de l'Ouest, avec unealebasse pour caisse de résonance. Nous sommes pour la plupart musulmans, mais il y a aussi des chrétiens et des représentants d'autres confessions, et nous célébrons les fêtes religieuses ensemble en partageant avec plaisir la nourriture et la compagnie les uns des autres. Si quelqu'un se présente au portail quand la famille mange, même si c'est un parfait inconnu, il ou elle sera invité. « Venez, venez ! » Dans ce cas il faut accepter. Ce serait mal vu de ne pas le faire. Voilà les usages de la Gambie.

Tout le monde parle plusieurs langues, alors les conversations passent de l'anglais au mandinka au wolof au peul et au créole anglais des Aku. La notion de baby-sitter ou de nounou nous est étrangère car les enfants sont élevés par tout le monde : les épouses plus âgées, les enfants plus âgés, la famille d'à côté, les grand-mères. On n'est jamais physiquement seul. Le cerveau est saturé de langage. L'air est saturé de sons. Et le seul moment de silence, ce sont les petites heures de la nuit avant le lever du soleil.

C'est aussi alors qu'il fait le plus frais. La Gambie est un pays chaud. D'octobre à juin, la température ne descend pas en dessous de trente degrés et l'air est sec et poussiéreux. Quand vous marchez le long des routes en terre battue, la poussière rouge s'incruste dans l'ourlet de votre pantalon ou de votre jupe et colore vos pieds, vos jambes. À la saison humide – que nous appelons *Nawet* – c'est pire car on atteint un taux d'humidité supérieur à 95 %, et la température monte au-delà de trente-sept degrés. La poussière et le sable rouge se transforment en boue et les gens se font souvent porter malades plutôt que de traverser cette mélasse pour se rendre au travail. Et les orages ! Ils font un bruit assourdissant, comme si le ciel était en guerre avec lui-même, et nous nous réfugions à l'abri pendant que la pluie martèle la terre en inondant absolument tout sur son passage. Mais un pays n'est pas seulement son climat, ses bâtiments, son peuple. Un pays, c'est aussi un gouvernement, des structures de pouvoir. Durant toute mon enfance et mon adolescence, mon pays a subi la marque de l'homme qui avait pris le pouvoir deux ans avant ma naissance. Yahya Jammeh, un militaire devenu président suite au coup d'État de 1994, se présentait comme un chef musulman pieux, un défenseur des femmes, des pauvres et des opprimés. En réalité, c'était un régime brutal, persécutant, emprisonnant, torturant et assassinant aussi bien les opposants



politiques que les journalistes, les militants des droits humains, les leaders étudiants, les personnes LGBTQIA+ et bien d'autres encore.

Je venais tout juste d'apprendre à marcher quand les forces de police ont ouvert le feu sur des étudiants qui manifestaient après le décès d'un jeune homme battu à mort par des pompiers et après le viol d'une fille de quinze ans par un homme en uniforme. Quand les tirs ont cessé, seize personnes avaient perdu la vie, parmi lesquelles un enfant de trois ans. Je n'apprendrais les détails que bien plus tard, mais je me souviens de la peur qui imprégnait ces jours-là, tandis que les professeurs quittaient leur poste et essayaient d'éviter les jets de pierres d'étudiants en colère, que les parents, y compris les miens, couraient récupérer leurs enfants à l'école et fermaient leur portail à double tour pour se protéger de la violence qui avait envahi les rues. Comme beaucoup de Gambiens, ma famille évitait de parler politique, même entre amis, même entre nos propres murs, parce que la moindre allusion potentiellement défavorable au président ou à son régime pouvait conduire à une arrestation ou pire. Certains pensaient en effet réellement que Jammeh était un homme de bien, choisi par Allah pour guider notre peuple. Ils semblaient le croire quand il affirmait pouvoir guérir le sida, le cancer et d'autres maladies avec des remèdes de sa fabrication à base de plantes. Mais pour les autres, qui ne voyaient pas Jammeh comme l' élu de Dieu mais plutôt comme un soldat ayant décidé de faire la guerre à son propre peuple, le silence était l'option la plus prudente. La moindre remise en question des qualités d'un homme aussi puissant pouvait être synonyme d'arrêt de mort.

Voilà la Gambie dans laquelle je suis née, dans laquelle j'ai grandi, dans laquelle je pensais vieillir et finir mon existence.

« Hé, Toufah ! »

J'étais en route vers mon cours d'anglais, c'était ma première année post-bac au Gambia College, quand une fille plus âgée m'a fait signe depuis le groupe où elle se tenait. Ses amies et elle étaient internes, alors que moi, je vivais chez ma mère. Pendant des années, ma mère, mes frères et sœurs et moi avons cohabité dans l'enceinte familiale avec les deux autres femmes de mon père et leurs enfants mais, trois ans plus tôt, ma mère nous avait fait emménager dans une petite enceinte rien qu'à nous. Elle l'avait construite grâce à l'agent gagné notamment en corrigeant des copies d'examen et en participant à des projets éducatifs financés par les organismes d'aide étrangers, dans le cadre de son travail pour le compte du ministère de l'Éducation.

« Je t'ai entendue parler ce matin au rassemblement », a dit Ndeyastou en me rejoignant.

C'était une danseuse extravertie : ses paroles étaient aussi rapides que ses mouvements. Nous parlions en wolof, qui était, avec le mandinka et le peul, l'une des trois

principales langues que je parlais. Comme la plupart des Gambiens, nous y glissions des mots d'anglais quand nous en ressentions le besoin.

- Tu es vraiment bonne. Tu devrais nous représenter au concours du 22 Juillet !
- Ça existe encore, ce concours ?
- Mais oui. Tu devrais y participer.

Au début de mon adolescence, mes sœurs et moi avions l'habitude de nous agglutiner autour du téléviseur pour suivre la retransmission du concours. La télé se trouvait dans séjour de la première épouse de mon père. (Nous devions rester sur le tapis. Nous n'étions pas autorisées à nous asseoir sur les canapés, avec toute la saleté que nous ramenions de nos jeux dehors.) L'intitulé du concours honorait la date du coup d'État qui avait porté Jammeh au pouvoir, mais en général il avait lieu fin novembre, avec des filles issues du secondaire, des collèges de formation et des universités du pays. Pour nous qui suivions l'évènement à la télé, c'était comme une version gambienne de l'émission *America's Got Talent*. Le présentateur à la voix veloutée annonçait le programme et voilà que, une par une, les filles traversaient le plateau, dans l'hôtel de luxe où se déroulait le concours. « Hello, mon nom est... » Chacune devait décliner son nom et l'école, le collège ou l'université qu'elle représentait. «... Et je suis ici pour remporter la couronne ! » Chacune décrivait son projet – mettre fin au mariage d'enfants, ou améliorer l'alimentation et la nutrition, ou contribuer à développer l'infrastructure du pays – et son « talent », qui pouvait être la danse, le théâtre, le journalisme ou même l'art de jouer avec le feu. Chaque participante devait faire preuve d'excellence scolaire, d'un talent pour la scène et d'un engagement en faveur d'un grand projet de société, tout cela dans l'espoir de remporter une bourse tous frais payés pour l'université de son choix n'importe où dans le monde.

Le jury était impressionnant : hommes et femmes d'affaires, universitaires, lauréates de précédents concours. Quant aux adolescentes en compétition, elles présentaient toutes sortes de profils. À la fin, une élève du secondaire ainsi qu'une étudiante avaient la chance de se construire un avenir meilleur, ainsi qu'en témoignaient les précédentes lauréates dans des clips vidéo intercalés tout au long de l'émission, où elles affirmaient que le concours avait changé leur vie. Certaines avaient étudié à l'étranger, d'autres avaient fondé des entreprises, d'autres encore occupaient désormais un poste important dans la haute fonction publique.

- Qu'est-ce que je dois faire ? ai-je demandé à Ndeyastou.
- Pas grand-chose pour le moment.

Elle allait leur proposer mon nom. Nous étions à l'automne 2014 et sur un simple « OK » j'ai fait le premier pas de ce qui allait se révéler être un voyage sans retour.

À cette époque j'étais en première année de formation pour devenir professeure des écoles, un métier dont je ne voulais pas. Je rêvais de me lancer dans les arts du spectacle,

mais le jeune système universitaire de notre pays ne possédait pas un tel cursus, et de toute façon je n'avais pas les qualifications requises pour entrer à l'université, car j'avais échoué à mon examen de maths de fin d'études secondaires. Awa, ma mère, me répétait sans cesse combien j'avais de la chance de fréquenter ce collège, me rappelant que sa mère à elle avait été mariée à treize ans avec un garçon qui en avait seize et qui avait quitté sa famille au Sénégal pour commencer à travailler en Gambie. Ma grand-mère n'avait jamais appris à lire ni à écrire, alors même qu'elle avait contribué toute sa vie à subvenir aux besoins de sa famille en vendant des choses au marché, en préparant le repas pour les ouvriers du modeste atelier de mécanique de son mari et d'autres, et en prenant du linge à laver et à repasser. Ma mère se souvenait de la sensation de plonger les affaires sales des mécaniciens dans d'innombrables seaux d'eau et de les laisser tremper avant de frotter, frotter pour en ôter la crasse et le cambouis. Ma grand-mère avait fait en sorte que Awa aille à l'école. Elle demandait aux voisins de lui déchiffrer les documents que rapportait sa fille à la maison. Ma grand-mère a rencontré l'homme qui allait devenir mon père plusieurs mois avant que ma mère n'entende parler de lui. Voici l'histoire. Tous les jours, elle apportait des petits déjeuners maison à des employés de bureau – des haricots bouillis écrasés sur du pain de mie avec une sauce à base de tomates, d'oignons, de poivrons et, parfois, de viande. Difficile de ne pas remarquer parmi eux mon futur père, avec ses belles chemises, ses petites lunettes de soleil rondes cerclées de métal et sa coiffure afro tout en hauteur. En plus, il conduisait une moto. Il est devenu l'un de ses clients réguliers, s'arrêtant au marché pour lui acheter d'autres repas maison. Bientôt elle lui proposa de s'occuper de sa lessive moyennant un prix modique. D'où était originaire sa famille ? lui demanda-t-elle un jour à brûle-pourpoint. Avait-il une épouse ? glissa-t-elle un autre jour. Il avait eu une épouse, répondit-il, ce qu'elle interpréta comme un signe qu'il n'était pas marié actuellement.

Il lui faisait l'effet d'être un homme moderne, avec un bon job au service d'une ONG, et ma grand-mère voyait en lui le candidat idéal. Le fait qu'il ait plus de quarante ans ne lui posait aucun problème : mieux valait un mari mûr qu'un mari trop jeune et moins établi. La beauté de sa fille attirait l'attention. Du point de vue de ma grand-mère, cette attention était dangereuse. Le meilleur moyen de la garder à l'abri des avances masculines était de lui trouver un mari qui la protégerait. Mais pas n'importe quel mari : ma grand-mère avait été l'unique épouse de mon grand-père, et elle espérait la même chose pour sa fille. Les amis de grand-père se moquaient de lui parce qu'il n'avait qu'une seule épouse, mais il n'y prêtait aucune attention. Plus d'épouses, c'était plus de disputes, plus de problèmes, plus de dépenses, affirmait-il, et il n'avait aucune envie de s'encombrer de tout ça.

Ma grand-mère voulait donc que sa fille soit, comme elle, « épouse unique » et pas seulement « première épouse ». Elle voulait plus que cela encore : sachant que Awa était

intelligente, elle lui cherchait un mari qui l'autoriserait à poursuivre ses études. Bien vite, les questions à brûle-pourpoint de ma grand-mère se transformèrent en négociation serrée. S'il avait une femme, lui fit-elle valoir, il n'aurait plus besoin de payer ma grand-mère pour lui faire sa lessive ou préparer ses repas – sa femme s'occuperait de tout pour lui. Mais si sa fille à elle devait être cette future femme à lui, il faudrait aussi qu'il s'occupe d'elle en retour, qu'il lui permette de finir ses études et de devenir une enseignante diplômée. Après s'être mise d'accord avec lui sur les détails, ma grand-mère a fait part à ma mère de ses projets. Celle-ci n'avait pas vraiment son mot à dire. Ainsi donc, pendant que ma mère était en cours au lycée, deux délégations masculines représentant chacune des deux familles se sont rendues à la mosquée pour régler les derniers détails du mariage, ainsi que le prévoyait la coutume dans notre communauté. Pas de cérémonie, aucune célébration. Ma mère est partie au lycée le matin dans la peau d'une écolière et elle est revenue l'après-midi dans la peau d'une femme mariée

Mais les négociations prudentes de ma grand-mère n'ont pas eu le résultat espéré. En effet, mon père ne s'était pas montré tout à fait sincère. Il avait bien eu une épouse autrefois. Plus exactement, il était déjà deux fois divorcé. Mais il y en avait une troisième, qu'il avait épousée en Guinée et avec laquelle il avait par-dessus le marché deux enfants. Ma mère n'était donc pas épouse unique. Elle n'était même pas première épouse. Et ce ne fut pas sa seule déconvenue. Ses études furent vite interrompues par une fausse couche suivie de deux grossesses – d'abord moi, ensuite mon frère. À vingt ans elle commença à prendre la pilule à l'insu de mon père – ç'aurait pu être un motif de divorce – afin de terminer ses études, au collège de formation d'abord, puis à l'université.

Quand je regarde des photos de ma mère dans sa prime jeunesse, je la reconnais à peine. Elle est si menue, vraiment minuscule, un tout petit brin de fille, à croire qu'on pourrait l'avalier toute crue. C'est étrange, parce que dans mes souvenirs d'enfance, ma mère est toujours substantielle, solide. Bien sûr, elle n'avait pas grandi en taille, mais les maternités ont ajouté du poids à sa silhouette frêle ; elle est devenue plus ronde, plus lourde, moins facile à ignorer. Peut-être devrais-je décrire son visage, ses dents du bonheur, ses joues rondes, mais ce ne sont pas les caractéristiques physiques qui me frappent le plus quand je pense à ma mère. Chez nous, quand nous voulons endormir les bébés, nous les portons ou nous les berçons. Quand une femme a du travail, au lieu de laisser le bébé à son sort, elle le noue dans un tissu sur son dos ; les petites mains glissées dans les plis du tissu, les petites jambes étalées contre ses flancs ; comme ça elle a les mains libres pour faire ce qu'elle a à faire. Voilà de quelle façon je pense à ma mère ; elle qui m'a portée sur son large dos puissant, comme elle a porté mes frères et sœurs après moi.



Les coulisses de la vidéo d'« inversion des genres » filmée dans les rues de Serrekunda en 2020, qui démontre l'absurdité du sexisme ordinaire.



Après le lancement de nos vidéos d'inversion des genres à Dakar, j'ai pris des selfies avec des femmes qui avaient assisté à la projection.



# TOUFAH

---

## LA FEMME QUI INSPIRA UN #METOO AFRICAIN

### Toufah Jallow avec Kim Pittaway

Traduit de l'anglais (Canada) par **Anna Gibson**

« En juin 2015, Yahya Jammeh m'a violée. Il était à l'époque président de Gambie. Il n'a jamais été accusé. Jamais condamné. Pour cette raison, le monde estime que je dois parler au conditionnel.

Je ne le ferai pas.

Il pensait agir en toute impunité. Il a cru m'avoir effacée. Il a cru que je n'en parlerais jamais, que je resterais invisible.

Nous nous trompions tous les deux, car me voici, et je brille comme le lever du soleil sur la côte atlantique de la Gambie.

Je suis Toufah Jallow. Ceci est mon histoire. »

T. J.

Jusqu'en 2017 en Gambie, un concours national était organisé dans le but de récompenser une jeune femme talentueuse et de soutenir son projet professionnel. En 2015, à l'âge de 19 ans, Toufah Jallow l'emporte. Elle reçoit alors de nombreux cadeaux et la promesse de réaliser son rêve d'études à l'étranger. Mais la victoire est amère. Yahya Jammeh, dictateur au pouvoir en Gambie, loin de l'image protectrice qu'il véhicule auprès de sa population, est un prédateur tout-puissant. Irrité par l'indépendance de Toufah, il l'attire dans un piège et la viole. Craignant pour sa propre sécurité, mais aussi pour celle de sa famille, Toufah prend la fuite en direction du Sénégal, usant de divers stratagèmes afin d'échapper à la surveillance omniprésente des sbires du président. Son parcours vers le Canada est jalonné d'embûches et la vie de réfugiée est loin d'être facile. Un an et demi après la destitution de Jammeh en 2017, Toufah Jallow est la première à accuser frontalement l'ancien dictateur de viol. Dès lors, un élan de solidarité inédit s'engage, notamment sur les réseaux sociaux, porté par le slogan #IAmToufah. Un espoir pour toutes les survivantes de violences sexuelles, en Afrique de l'Ouest et à travers le monde.

En couverture

© The Home Of Visible Survivors

Avec l'aimable autorisation de The Toufah Foundation

**CNL**  
CENTRE  
NATIONAL  
DU LIVRE